

leur beauté et leur vertu. Le jour tombait, et cependant il n'était pas nuit encore. Un dernier rayon de soleil qui s'éteignait dans les flots du Tibre, glissait au sommet des édifices de la ville éternelle, couvrant d'un reflet de pourpre et d'or les fenêtres des palais et les vitraux des églises.

L'air était tiède et doux, et les Transtévérins étaient sur le pas de leur porte, les femmes tournant leur fuseau, les enfants jouant dans la rue, les hommes fumant avec gravité en écoutant une chanson venue des marais Pontins, en passant de bouche en bouche jusqu'à celle d'un artiste en plein vent qui glanait en ce moment quelques *baiocchi* dans la rue étroite et tortueuse où notre personnage venait de s'enfoncer.

Au milieu de cette rue était une petite maison d'apparence coquette, aux toits en terrasse, et aux murs de laquelle grimpaient un lierre d'Irlande, dont les rameaux vivaces s'entrelaçaient à un pied de vigne aux grappes dorées et mûrissantes.

Cette maison était silencieuse et parfaitement close sur la rue. Aucun bruit, aucun mouvement ne se produisaient derrière les persiennes immobiles de son rez-de-chaussée et de son premier étage. On eût dit qu'elle était complètement inhabitée.

Le jeune Français s'arrêta devant la porte, et tira de sa poche une clef au moyen de laquelle il pénétra dans la maison. Un petit vestibule en marbre blanc et rose conduisait à un escalier en coquille que le visiteur gravit lestement.

— Où donc est Fornarina ? se demanda-t-il en se dirigeant vers le premier étage de la maison. Malgré mes ordres, elle abandonne toujours sa maîtresse. J'ai là un pauvre dragon pour garder mon trésor..... un trésor sans prix !

Il frappa discrètement à une petite porte ouvrent sur le pailleur de l'escalier.

Entrez ! dit une voix douce à l'intérieur.

Le visiteur poussa la porte et se trouva dans un joli boudoir tendu d'une étoffe perse à fond gris perle, meublé en bois de rose, encombré de caisses de fleurs d'où s'exhalaient de pénétrants parfums, et au fond duquel, à demi couchée sur un divan à la turque, se trouvait une ravissante créature devant laquelle le jeune homme s'arrêta, comme ébloui, bien qu'il fût loin de la voir pour la première fois.

— C'était une femme d'environ vingt-trois ans, petite et délicate, au teint blanc et un peu pâle, aux cheveux d'un blond cendré, aux yeux bleus : une fleur éclosa au tiède soleil du nord et transportée momentanément sous les ardeurs du ciel italien.

La beauté de cette jeune femme était merveilleuse, et ceux des Transtévérins qui l'avaient aperçue derrière ses persiennes, à la brune du soir ou au soleil levant, étaient demeurés muets d'admiration.

A la vue du Français, la jeune femme se leva et jeta un cri de joie :

— Ah ! dit-elle, je vous attendais, Armand, et il me semblait que vous tardiez aujourd'hui plus que de coutume.

— Je sors de mon atelier à l'heure même, répondit-il, et je serais accouru plus tôt auprès de vous, chère Marthe, si je n'avais reçu la visite du cardinal Stenio Landi, qui veut acquiescer une statue. Le cardinal est resté chez moi plusieurs heures.....

“ Mais reprit l'artiste, — c'était en effet, un sculpteur français, prix de Rome, — vous êtes pâle et triste plus qu'à l'ordinaire, Marthe, vous paraissiez agitée....

Elle tressaillit.

Vous trouvez ? demanda-t-elle.

— Oui, répondit-il en s'asseyant auprès d'elle et lui prenant les deux mains qu'il pressa avec amour et respect. Vous souffrez de quelque chose... dites, répondez-moi ?...

— Eh bien, dit-elle avec effort, vous avez raison, Armand, j'ai eu peur... et je vous attendais avec impatience.

— Peur de quoi ?

— Écoutez, reprit-elle avec vivacité, il faut quitter Rome... il le faut ! En vain m'avez-vous cachée en ce faubourg solitaire de la grande ville où ne se hasarde jamais l'étranger... en vain avez-vous cru que là je serais à l'abri des poursuites de mon mauvais génie..... là, plus qu'ailleurs, ici, comme à Florence, il faut partir !

Une pâleur étrange s'était répandue, sur le visage de la jeune femme, tandis qu'elle parlait ainsi.

— Où est Fornarina ? interrogea brusquement le sculpteur.

— Je l'ai envoyée chez vous vous chercher. Elle aura pris la grande rue et vous la petite ; vous vous serez croisés.

— Cette femme que j'ai placée auprès de vous, avec mission de ne jamais vous quitter, cher ange, est peut-être.....

— Oh ! ne le croyez pas, Armand ; Fornarina mourrait plutôt que de me trahir.

Armand s'était levé et se promenait de long en large dans le boudoir d'un pas inégal et brusque, où se révélait son émotion.

— Mais enfin, s'écria-t-il que vous est-il arrivé ?.... qu'avez-vous vu, enfant, que vouliez ainsi partir ?

— Je l'ai vu.

— Qui ?

— Lui !

Et Marthe s'approcha de la croisée, à travers les persiennes, indiqua un endroit de la rue :

— Là, dit-elle, hier soir à dix heures, au moment où vous veniez de partir... il était blotti dans l'angle de cette porte, il attachait un regard de feu sur la maison. On eût dit qu'il me voyait... et je n'avais pas de lumière, alors que lui-même était exposé au clair de lune. J'ai reculé épouvantée... je crois que j'ai jeté un cri en m'évanouissant... Ah ! j'ai bien souffert...

Armand s'approcha de Marthe, la fit rasseoir sur le divan, reprit ses deux mains dans la sienne et s'agenouilla devant elle :

— Marthe, dit-il, voulez-vous m'écouter ? Voulez-vous avoir en moi la foi qu'on a en un père, en un vieil et sûr ami, en Dieu lui-même ?

— Oh ! oui, répondit-elle, parlez... protégez-moi... défendez-moi... je n'ai plus que vous en ce monde...

(A continuer.)